

**La marmotte au collier
Journal d'un philosophe**

par

Eugène Rambert

**Lausanne
Librairie F. Rouge**

1889

**Partie II
M.02.01.03.07 / M.058 – M.02.07.03.04b / M.163**

Deuxième été

M.02.01.03.07 / M.058

Lune des avalanches, dernier jour de la pleine lune. – Raconterai-je cette déception et cette humiliation? Oui, je dirai tout.

Cent fois ma tête avait fléchi, cent fois elle s'était relevée en sursaut par le ressort de la volonté. Il paraît qu'une fois elle est restée abattue sur ma poitrine, et que je me suis affaissé sur ce maudit foin trop douillet.

Le réveil a été lent, pénible, vague. Il me semblait sortir d'un rêve, qui recommençait aussitôt. Tout à coup une idée plus distincte traverse mon esprit et d'un mouvement je suis debout. Une lueur pénètre jusqu'au fond de mon terrier. – C'est la lune, pensai-je, voici le moment! – Je me frotte les yeux pour y voir plus clair, et je m'achemine vers la porte de mon terrier en reprenant la phrase interrompue: "O marmottes..." Je n'eus pas le temps de l'achever. Honte! honte! trois fois honte! il faisait grand jour, et dans le fond de la vallée toutes les marmottes couraient à la pâture. La longue nuit était passée, et j'avais dormi comme le vulgaire.

Que dis-je? J'avais dormi plus que le vulgaire. Oui, moi, philosophe, qui avais juré de ne pas succomber, je me suis réveillé le dernier.

M.02.01.04.01 / M.059

Premier jour du dernier quartier. – Cela m'a soulagé de déposer ici cet aveu sans détour.

Comment dire ce que j'ai éprouvé quand j'ai vu que je ne rêvais point et que c'était bien le soleil? J'ai moins souffert en m'éveillant chez les hommes; j'ai moins souffert en me voyant méconnu et chassé par les miens. La perte de ma femme et de mes enfants m'a été moins cruelle. Je me suis blotti au fond de mon trou, indigne de voir le jour. Je n'ai voulu ni boire ni manger, quoique je sentisse vaguement que j'avais très faim et très soif. Je m'arrachais des deux pattes le poil de ma tête, je me frappais le front, j'avais des mouvements convulsifs et je grinçais des dents.

Combien cela a-t-il duré? Je ne le sais pas au juste. Trois jours et trois nuits, peut-être.

Une pensée m'a sauvé. Je me suis dit, ou plutôt j'ai entendu une voix qui me disait: "Ceci est une leçon; profites-en".

C'est ce que je ferai si les dieux me prêtent vie.

M.02.01.04.02 / M.060

Deuxième jour. – J'ai donc pris le parti de vivre. Pour vivre il faut manger, et c'est pourquoi je vais chaque jour, comme les autres, chercher au loin ma nourriture.

C'est une saison pénible pour les marmottes. Elles s'éveillent dans un désert, au milieu des neiges de la longue nuit; elles ont faim et il leur faut faire un long voyage pour trouver un brin

d'herbe verte. Elle est particulièrement pénible cette année, à cause de la quantité de neige; elle l'est surtout pour moi, qui demeure si haut et si loin.

Ces voyages cependant me seraient plutôt agréable, ils me seraient une distraction, si je n'étais pas obligé de fuir mes semblables et de chercher sans cesse les chemins les plus cachés, comme un malfaiteur. On m'a vu de loin, hier, et des sifflets ont signalé ma présence. C'est aussi pourquoi je ne me suis point creusé de refuge là-bas, où commence l'herbe verte, ainsi que nous avons coutume de faire chaque printemps. Je descends le matin, et je remonte dans ma solitude quand j'ai brouté.

M.02.01.04.06 / M.061

Sixième jour. – Je suis rentré tard et fatigué ces jours derniers; aujourd'hui j'ai quelques heures devant moi.

Les observations de mon réveil ont été presque nulles.

Nulles sur moi. Je me suis levé trop brusquement, et une fois hors de mon terrier, en présence du soleil, je n'ai plus songé qu'à ma défaite. J'ai à peine senti le malaise qui accompagne ordinairement notre réveil. Je n'ai eu ni vertige, ni pesanteur de tête. Il nous faut un effort douloureux, quand nous reprenons nos sens, pour nous vider de toute cette graisse d'automne, qui se transforme en eau et dont quelques-uns prétendent que nous vivons pendant le sommeil de la longue nuit. Il est bien probable qu'il en a été cette fois comme toujours; mais je ne me souviens de rien. Je ne me rappelle pas non plus avoir souffert des démangeaisons et des picotements du sang qui se réchauffe. J'ai souffert de la faim, mais le deuxième ou troisième jour seulement. D'ailleurs tout se noie dans la honte de ce réveil.

Il faut, je crois, avoir l'esprit très libre pour s'observer soi-même, le matin, au moment où l'on se réveille; c'est plus difficile que le soir, quand on s'endort. Le soir, l'état normal est la veille, sur laquelle le sommeil gagne petit à petit. Entre les défaillances, il y a des moments lucides; on sent venir le sommeil, et quand on a l'esprit assez lucide pour pouvoir s'observer, on est déjà réveillé. Le soir, on peut épier le commencement du phénomène; le matin, on n'en peut suivre que la fin. Pour la science, la fin ne vaut pas le commencement. C'est la première lueur qu'il faut saisir.

Ce que j'ai observé de la nature se réduit à deux points: le soleil et la neige.

Le soleil ne s'est pas levé où il s'est couché, mais beaucoup plus haut. La première fois que je l'ai vu se lever, c'est-à-dire trois ou quatre jours après mon réveil, il était assez haut déjà pour ne plus se dérober derrière les montagnes. Pour s'élever d'autant, il lui faudrait plus d'une lune, en temps ordinaire.

Quant à la neige, il y en avait plus que je n'en ai jamais vu. La vallécule où fleurit le trèfle d'or était entièrement comblée; elle l'est encore. Un certain bloc, au pied des rochers, mesurant au moins dix hauteurs de marmotte, est couvert. Il nous faut descendre pour trouver des bourgeons jusque fort au-dessous des premières demeures de l'homme. La plupart des marmottes ont dû s'ouvrir une galerie dans la neige pour sortir de leurs terriers. Je n'en ai pas

eu besoin, parce que le mien est creusé presque au bord du précipice, où le vent ne permet pas à la neige de s'accumuler. Mais à trois pas en arrière, tout était blanc.

M.02.01.04.07 / M.062

Septième jour. – Le vent du midi fait rage; la neige fond et craque partout. Les ruisseaux seront bientôt des torrents, les cascades des cataractes. J'ai passé une grande partie de ma journée, assis devant mon trou, à regarder les avalanches, de l'autre côté de la vallée. C'était un feu roulant. Il n'est pas de plus grand spectacle quand on peut le considérer d'un lieu sûr et du haut d'une conscience tranquille. Les autres marmottes s'en font un jeu. Je faisais comme elles autrefois. Je m'amusais de la nature; aujourd'hui je la contemple.

M.02.02.01.06 / M.063

Lune d'amour, sixième jour de la nouvelle lune. – Un ruisseau gonflé par la fonte des neiges m'a retenu prisonnier là-bas, au pâturage; je m'y suis creusé un trou de deux longueurs de marmotte et j'y ai passé cinq nuits.

La montagne a bien changé pendant ces quelques jours. Elle s'est vidée de neige du côté qui regarde le soleil. Le sol est nu sur de vastes espaces; tout a coulé, tout s'est précipité du haut des rochers jusqu'au fond de la vallée. Aujourd'hui quelques avalanches se sont ébranlées du côté de l'ombre. Gare demain, si ce vent continue!

M.02.02.01.07 / M.064

Septième jour. – Me voici de nouveau prisonnier, mais chez moi. L'avalanche ne cesse de battre à droite et à gauche de mon terrier. Je ne risque rien, parce qu'elle suit le chemin des ravines; et cependant, je me fais tout petit à l'entrée de mon trou. J'avance une longueur de moustache, juste ce qu'il faut pour voir, et quand elle arrive, je me recoquille dans ma galerie. Elle se jette, furieuse, d'une paroi à l'autre des couloirs; elle rase les corniches, enlève les blocs et déracine les rochers en place. Le sol en tremble jusqu'au fond de mon terrier. C'est quand elle bondit dans le précipice, au-dessous de moi, qu'elle est belle à voir. Il me semble toujours que je tombe et plonge avec elle dans le vide. C'est une sensation étrange, qui vous chatouille au cœur.

M.02.02.02.01 / M.065

Premier jour du premier quartier. – Ce tonnerre ne cesse pas. Faut-il qu'il y ait des provisions là-haut? Plus il en tombe, plus il y en a.

Au reste, ma captivité n'est pas très dure. Quelques bourgeons blancs commencent à se montrer devant mon terrier, juste de quoi me passer la plus grande faim.

M.02.02.02.02 / M.066

Deuxième jour. – J’ai profité de ma captivité pour relire mon journal. Il faut que je l’avoue, j’ai manqué de modestie. Je me suis cru trop sûr du succès. Il ne suffit pas de dire: Je ne veux pas dormir! Il faut veiller.

M.02.02.02.03 / M.067

Troisième jour. – J’ai vu passer mes deux chamois de l’automne dernier. Un petit, âgé d’au moins huit jours, trottait après eux.

Race étrange! Ils n’ont point de lune d’amour. S’ils se recherchent, comme le veut la nature, ce doit être pendant la longue nuit. A peine est-elle passée, voilà qu’ils ont famille. Il arrive même parfois qu’ils ont déjà famille quand nous sortons de nos terriers.

M.02.02.02.04 / M.068

Quatrième jour. – Le plus gros est tombé. Je pourrais, en choisissant mon moment, franchir les couloirs des avalanches; mais cela n’est plus nécessaire. Les bourgeons sortent de terre partout. Il y a de quoi vivre autour de mon terrier.

M.02.02.02.05 / M.069

Cinquième jour. – J’ai cédé aujourd’hui à un désir de gourmet. J’ai été faire un déjeuner de soldanelles, le premier de l’année. Certaines pentes en étaient roses. C’est la plus fine des fleurettes du printemps. Quand on la regarde au soleil, on voit dans la chair même de la fleur, entre les veines, une multitude de cristaux, infiniment petits, mais qui scintillent. La table des dieux a-t-elle rien de plus exquis que ces corolles cristallines qui se fondent en ambrosie?

Brouter la soldanelle, à l’aube, quand sa petite cloche inclinée vers la terre est encore humide de rosée: voilà un plaisir que le ciel, juste au moins une fois, a réservé à la seule race des marmottes.

M.02.02.02.06 / M.070

Sixième jour. – C’est une chose singulière que la différence qu’on remarque, immédiatement après la longue nuit, entre les deux versants de la vallée. Il est très naturel que la même quantité de neige fonde plus vite du côté du soleil que du côté de l’ombre. Mais pourquoi le lendemain de la longue nuit, avant que le soleil ait pu agir, est-ce toujours du côté du soleil qu’il y a le moins de neige?

Certaines choses qui paraissent toutes simples, parce qu’on y est habitué, n’en sont pas moins étranges. Je demande pourquoi il tombe plus de neige d’un côté que de l’autre. Si c’est le vent qui l’enlève là-bas, pourquoi toujours là-bas et jamais ici?

M.02.02.02.07 / M.071

Septième jour. – Une idée commence à se former dans mon esprit. Je crains que ceux qui nous calomnient n’aient raison et que la longue nuit ne soit pas une longue nuit.

M.02.02.03.01a / M.072

Premier jour de la pleine lune. – Plus j’y réfléchis, plus je me persuade que les jours et les nuits se continuent pendant une partie au moins de la longue nuit. Il est peut-être humiliant de penser que le soleil se lève et se couche sur notre sommeil; mais s’il en est réellement ainsi, il faut que l’esprit s’y résigne. La sagesse consiste à voir les choses telles qu’elles sont, et non pas à les plier au gré de notre fantaisie.

Si le soleil continue à se lever et à se coucher pendant la longue nuit, l’inégale répartition de la neige quand nous sortons de nos terriers s’explique facilement. Elle tombe également sur les deux versants; mais elle fond là-bas, en partie, tandis qu’ici, à l’ombre, elle s’accumule.

Le mystère de la vie du chamois s’explique tout aussi bien. Le chamois a sa lune d’amour, comme nous, comme tous les autres animaux; mais nous dormons pendant ce temps-là.

Cette supposition admise, les irrégularités du soleil ne sont plus qu’une apparence. Le soleil n’est pas, ne peut pas être irrégulier. Tout ce qu’ont dit à ce sujet nos prétendus sages n’est que vanité. De même que le soleil chemine vers le nord, pendant la série des jours croissants, jusqu’à un certain point déterminé, qui n’a jamais varié, de mémoire de marmotte; de même, pendant la série des jours décroissants, il doit cheminer en sens inverse jusqu’à un certain point également fixe et invariable. Si pour des raisons que je ne connais pas, mais que j’espère bien découvrir, notre sommeil commence vers la fin de la série des jours décroissants et se prolonge longuement dans celle des jours croissants, si, en outre, il varie plus ou moins d’une année à l’autre, les écarts du soleil sont expliqués. C’est lui qui est régulier, et c’est nous qui ne le sommes pas. Est-ce sa faute si nous nous endormons ou nous réveillons plus tôt ou plus tard? Est-ce sa faute si notre sommeil tombe inégalement sur les deux séries de jours?

M.02.02.03.01b / M.073

Premier jour de la pleine lune. – Comme on se sent léger quand on a secoué un préjugé! Il me prend de furieuses envies de descendre de ma montagne et d’aller provoquer à la discussion tous les faux sages de là-bas. Il faudra bien que la lumière se fasse.

Il n’y a pas de longue nuit; et il n’y a qu’un long sommeil. Combien dure-t-il? Je ne suis pas encore en mesure de répondre positivement à cette question; mais de nombreux indices tendent à démontrer qu’il doit être de plus d’une lune, peut-être de deux.

Il est, en effet, raisonnable de penser que pour la femelle du chamois le temps de la gestation n’est pas moins considérable que pour celle de la marmotte. Il devrait l’être plus, dans la règle. Voilà déjà une quarantaine de jours, au moins.

On arrive au même résultat si l’on considère les inégalités entre la série des jours décroissants et celle des jours croissants. Pour rétablir l’équilibre, il faut au moins une lune, sans compter ce qui manque à celles qui sont entamées quand nous nous endormons et quand nous nous réveillons.

Voilà donc un sommeil de près de deux lunes, deux lunes pendant lesquelles le soleil se lève et se couche sans que nous ouvrons les yeux.

Pourrai-je jamais veiller deux lunes durant?

M.02.02.03.02 / M.074

Deuxième jour. – Un jeune couple s'établit à quelques cents pas de moi, sur ma terrasse.

Je les ai vus venir déjà hier et rôder aux environs. Aujourd'hui ils sont revenus et ont élu domicile sous un gros bloc. Ils ont commencé à gratter la terre. Je me demande si je dois émigrer.

M.02.02.03.03 / M.075

Troisième jour. – Mes voisins travaillent tant qu'ils peuvent, à tour. Je ne sais à quoi me résoudre.

M.02.02.03.04 / M.076

Quatrième jour. – Quand je dis un jeune couple, il faut s'entendre. On sait comme il en va chez les marmottes, pas rien que chez elles. Il y a chaque année des veufs et des veuves, ordinairement plus de veuves. Nos femmes sont si prudentes! L'égalité n'est pas toujours parfait non plus parmi les jeunes. Il faut donc bien quelquefois qu'un jeune épouse une vieille ou un vieux une jeune. Ma voisine doit être personne d'âge mûr. Une matrone a seule cet air de commandement. Je gage que ses arrière-petits-enfants sont nombreux, là-bas, dans la tribu. Mon voisin est un jeune gars éventé, qui a toujours l'air de bayer aux corneilles, gauche, timide, distrait. Ma voisine le corrigera de ses distractions.

M.02.02.03.05 / M.077

Cinquième jour. – Je me suis montré hardiment aujourd'hui. J'espérais que le collier ferait effet. Ils n'ont pas eu l'air de le remarquer.

C'est bien comme je pensais, un couple mal assorti.

M.02.02.03.06 / M.078

Sixième jour. – Je me suis rendu ce matin auprès des nouveaux mariés, afin de régler une fois pour toutes nos rapports ultérieurs. Je leur apportais des propositions de paix et de bon voisinage, fondées sur ce principe que nous nous ignorerions mutuellement. Qu'ai-je affaire de ces marmotteaux qui donnent tête baissée dans les pièges que leur tend l'astuce féminine, et de ces matrones sur le retour qui, au lieu de pleurer leur dernier mari, ne songent qu'à en happer un nouveau? Que savent-ils de la sagesse? Ils en ignorent jusqu'au nom.

Le mari, au lieu de défendre sa chère moitié, a pris la fuite dès qu'il a vu que c'était bien à eux que j'en voulais. Il courrait encore si sa femme ne l'avait rappelé. Pour elle, je lui dois cette justice qu'elle est la première marmotte qui n'ait pas tremblé devant mon collier.

Elle m'a écouté sans manifester la moindre émotion, assise, la tête penchée, les deux pattes de devant pendants. Lorsque j'ai eu cessé de parler, elle a fait une petite moue et m'a répondu d'un air indifférent:

“Ce sera comme il vous plaira, monsieur.”

Cela dit, elle m'a tiré une profonde révérence, et a rejoint son époux, qui s'était timidement rapproché.

Voilà qui est fait.

M.02.02.03.07 / M.079

Septième jour. – Elle a beau faire la dédaigneuse, ma voisine, la curiosité la dévore. Elle a tant cheminé, par tours et détours, qu'elle est venue brouter à quelques pas de mon terrier. Elle aurait bien voulu savoir ce qu'il faisait, le philosophe. Elle y a perdu sa peine. Le philosophe s'était retiré dans son trou... Le mari suivait, à distance.

M.02.02.04.01 / M.080

Premier jour du dernier quartier. – Changement à vue. Hier encore il soufflait un vent brûlant; aujourd'hui il neige. C'est toujours ainsi avec ce vent chaud. Tant qu'il souffle, c'est bien; dès qu'il tombe, voici la neige.

M.02.02.04.03 / M.081

Troisième jour. – Il neige tous les jours et tout le jour.

M.02.02.04.04 / M.082

Quatrième jour. – Je me sens froid; c'est comme si j'allais m'engourdir de nouveau. J'ai dû faire une galerie à travers la neige pour sortir de mon terrier.

M.02.02.04.05 / M.083

Cinquième jour. – Une idée m'a traversé l'esprit et m'a fait tressaillir. Pour peu que cela continue, peut-être retrouverai-je l'occasion manquée. Ils dormiront, les voisins. Quelle bonne chance qu'ils soient venus se loger à ma porte!

M.02.02.04.06 / M.084

Sixième jour. – Je profite de tous les moments d'éclaircie pour épier. Le mari n'est pas sorti depuis hier matin. S'il ne dort pas, il doit en être bien près. Je n'aurai pas si facilement raison

de la vieille. Elle guette et regarde toujours de ce côté. Que me veut-elle? Attend-elle aussi que je m'endorme?

M.02.02.04.07 / M.085

Septième jour. – Le vent du nord a pris le dessus cette nuit. Il a soufflé avec tant de violence et il était si froid que j'ai fermé ma galerie. Quand je suis sorti, il n'y avait plus de neige au bord du précipice, devant mon terrier. Le vent avait tout enlevé.

Mes voisins n'ont pas eu cette chance. Ils sont encore sous neige. J'ai de plus en plus l'espérance de les voir s'endormir.

M.02.03.01.01 / M.086

Lune flétrie, premier jour de la nouvelle lune. – Je croyais être sûr de mon fait aujourd'hui. Je m'étais mis en route déjà. J'avais franchi la moitié de l'espace qui nous sépare, lorsque j'ai vu trois poils de moustache au-dessus de la neige. Encore la vieille!

M.02.03.01.02 / M.087

Deuxième jour. – La neige fond, plus d'espoir.

M.02.03.01.03 / M.088

Troisième jour. – Cette nouvelle déception a revivé la douleur de la première. Je n'ai de courage à rien.

M.02.03.01.07 / M.089

Septième jour. – Voici enfin le véritable printemps. Le sol est de nouveau libre. Que m'importe?

M.02.03.02.03 / M.090

Troisième jour du premier quartier. – Les neiges fondent rapidement dans la vallécule du trèfle d'or. Toutes les pelouses s'émaillent. Les anémones jaune pâle, les auricules roses et les gentianes aux coupes bleues brillent à l'envi.

Que me fait toute cette gloire? Il n'y a plus pour moi de printemps. Que n'ai-je tenu bon pendant la longue nuit! Que n'ai-je veillé pendant que les autres dorment! Voilà qui eût été mon printemps.

M.02.03.02.04 / M.091

Quatrième jour. – Jamais couple de jeunes mariés ne mit à folâtrer moins de façons que mes voisins. On s'appelle, on s'enfuit, on se poursuit, on se mire dans les yeux l'un de l'autre, on se glisse de petits mots à l'oreille, on se lustre le poil mutuellement, on s'agace, on se caresse, on s'embrasse.

Veulent-ils, par hasard, insulter à ma philosophie?

M.02.03.02.05 / M.092

Cinquième jour. – On a beau se nourrir de sagesse, le printemps est le printemps. J'ai vaillamment supporté mon veuvage pendant la dernière lune. Qu'est-ce qui me prend maintenant?

M.02.03.02.06 / M.093

Sixième jour. – Je me suis décidé à faire un petit voyage. J'ai besoin de distractions.

Demain, si le temps est clair, j'escladerai l'une des pointes qui dominent le fond de la vallée, la Becca de l'Oura, par exemple. Je veux savoir ce qu'il y a de l'autre côté. Il faut profiter, pour courir le monde, du temps où les hommes sont encore éloignés.

M.02.03.03.01 / M.094

Premier jour de la pleine lune. – J'ai eu hier une matinée à souhait, parfaitement belle. A l'aube, j'avais déjeuné et j'étais en route. Mes voisins minaudent et coquetaient déjà. Je leur ai jeté un regard dédaigneux. Sans un certain vautour que j'ai vu tournoyer dans les airs, je n'aurais pas eu le moindre prétexte pour la moindre émotion. J'ai pu me blottir sous une pierre.

Peut-être sommes-nous trop timides. Avec un peu de prudence, nous pourrions voyager, comme le lièvre blanc. Nous voyageons bien au sortir de la longue nuit, quand la faim nous y pousse. C'est cependant le moment le plus dangereux de l'année. Où se réfugier quand la neige couvre le sol et comment se cacher sur ce blanc tapis?

Je suis descendu d'abord jusqu'au torrent; puis j'en ai remonté le cours jusqu'à la petite vallée où j'avais espéré, l'année dernière, trouver ma femme et mes enfants. De là, j'ai contourné le glacier par les moraines. Arrivé sur le col d'où s'élance la Becca de l'Oura, j'ai pris l'arête et l'ai suivie sans m'en écarter, sauf pour tourner quelques bancs de rochers. J'ai mis trois heures jusqu'au sommet.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais cheminé d'un pied plus léger. J'ai la patte lasse néanmoins. C'est assez pour aujourd'hui.

M.02.03.03.02 / M.095

Deuxième jour. – Le soleil était déjà haut sur l’horizon quand j’ai atteint le sommet de la Becca de l’Oura; mais l’air était toujours limpide, et il n’y avait pas un nuage au ciel. Dieux, que le ciel est grand! Et le monde!

Je voulais savoir ce qu’il y a de l’autre côté, je l’ai vu. Il y a une autre vallée, puis de nouveau des montagnes, par delà lesquelles se creuse encore une vallée, et ainsi de suite à l’infini. J’ai regardé aux quatre coins de l’horizon, et je n’ai vu que des montagnes suivies de montagnes, toujours plus grises, toujours plus pâles. Qu’est-ce donc qu’on appelle la plaine? J’espérais voir la plaine de là-haut. Je n’ai rien vu qui mérite ce nom.

M.02.03.03.03 / M.096

Troisième jour. – Les montagnes qu’on voit de la Becca de l’Oura ne se ressemblent guère. Les unes sont plus hautes, les autres plus basses. Je n’en ai pas vu deux qui eussent la même forme. Il y en a de vertes jusqu’au sommet; d’autres sont couronnées de rochers aigus, de toutes les nuances, depuis le blanc au noir. J’ai vu des aiguilles jaunes, même des rouges. Les flancs de plusieurs cimes sont chargés de grandes masses de neige. On se perd dans cette variété et cette immensité.

C’est d’ailleurs partout comme chez nous. L’homme habite les fonds des vallées, où ses maisons brillent comme des points blancs, quelquefois réunis en groupes, souvent disséminés au hasard. Plus haut, les demeures des hommes cèdent la place à nos terriers. J’ai vu plusieurs familles de marmottes sur l’autre versant de la montagne, mais à une grande distance au-dessous de moi. Plus haut enfin, s’élancent les cimes, pays inhospitalier, où l’on ne verrait pas trace de vie sans les chamois qui s’y aventurent et les aigles qui volent jusqu’au ciel.

La terre est donc divisée en trois zones, celle des hommes, celle des marmottes et le désert supérieur. La plus belle est la seconde.

Ceci m’a rappelé ce que disaient les pères de nos pères, que le peuple des marmottes était jadis infiniment plus nombreux et qu’il couvrait de ses tribus la moitié de la terre. Le monde, évidemment, a été créé pour lui. Qu’est-ce que ces trous où logent les hommes, ces pics où nichent les aigles, en comparaison des vastes flancs propices à nos terriers? Pourquoi nos tribus diminuent-elles de génération en génération? Nos femmes sont-elles moins fécondes? Non. Mais l’égoïsme nous détache les uns des autres. Chacun ne songe qu’à sa famille, à ses amours, à son terrier, en sorte que nos ennemis ont raison de nous en détail. Les choses iraient bien autrement si toutes les marmottes vivaient pour la sagesse. Elles auraient un but commun; elles formeraient une seule et grande nation. Mais que peut-on attendre d’une race qui persécute les philosophes?

M.02.03.03.04 / M.097

Quatrième jour. – Il n’y avait plus de gazon au sommet de la Becca de l’Oura; mais il y poussait entre les pierres quelques pauvres graminées et des mousses fleuries d’une merveilleuse beauté, dont une, entre autres, m’était complètement inconnue et m’a transporté d’admiration. Nous avons dans cette région-ci des fleurs bleues, très joliment découpées, que feu ma femme appelait, je crois, des myosotis. – Ma femme savait les noms de toutes les

fleurs de la montagne. – Celles que j'ai admirées là-haut leur ressemblent beaucoup; mais elles sont plus grandes, d'un bleu plus riche, et la plante qui les porte est une espèce de mousse, dont les creux des rochers sont tapissés. Chaque brin de mousse a sa fleur, et comme tous les brins de mousse se touchent, la place manque pour les fleurs. On ne voit plus la verdure, on ne voit que des gazons bleus. Il s'en exhale un parfum discret, subtil, à la fois doux et sauvage, léger comme l'air qu'elles respirent, l'air du ciel. Je ne sais rien de leur goût. C'eût été péché d'en brouter une seule, elles étaient si belles! Mais on dirait qu'elles ont des yeux. On se penche vers elles, tout bas, pour les regarder de plus près, et ce sont elles qui vous regardent.

Pourquoi la nature a-t-elle privé le pays des marmottes de ces délicates merveilles? Pour qui les fait-elle éclore dans des solitudes aussi sauvages? Est-ce peut-être pour les vautours? Non, c'est pour nous, pour que nous allions les chercher. Elle réserve cette surprise à la curiosité des amants de la sagesse.

M.02.03.03.05 / M.098

Cinquième jour. – Depuis que j'ai gravi la Becca de l'Oura il me prend un désir infini de voir et de savoir. Je voudrais franchir les monts qui bornent ce pays et apprendre à connaître d'autres cieux et d'autres peuples. L'univers est plus grand que nous ne croyons. Je ne vois d'ici qu'un torrent; il y a mille torrents dans le monde. Je ne vois que quelques cimes; c'est par milliers de milliers que se comptent les cimes de la terre. Que ne puis-je voir tous les torrents dont les flots roulent dans les vallées, toutes les cimes qui escaladent les cieux! Peut-être chaque cime a-t-elle sa fleur, bleue ou rose. Je soupçonne que la nature est inépuisable.

Il faut cependant se faire une raison et ne pas tout vouloir à la fois. Commençons par en finir avec le grand problème, après quoi nous courrons de cime en cime et de torrent en torrent.

M.02.03.03.06 / M.099

Sixième jour. – Je viens de passer vingt-quatre heures en sérieuses meditations. Une idée m'a souri. Je ne sais que vaguement, par les bruits qui en courent, ce que d'autres animaux pensent de notre sommeil et ce qu'ils disent de la longue nuit. Il faut que je tâche de le savoir d'une manière plus précise. Leur témoignage est suspect; n'importe, c'est un témoignage. A qui s'adresser? Les marmottes se sont fait une vie à part; elles n'ont presque plus de relations. Comment causer avec le chamois? Il va trop vite. Le blaireau est un malotru. Dans ses rôderies nocturnes il n'a jamais fait de bien à personne. Le renard ne sait que mentir et voler les terriers d'autrui. La perdrix rouge et la perdrix blanche sautillent et volètent toujours. Leur attention ne se fixe pas. La vipère mord, le hérisson pique, la souris vous glisse entre les doigts... A qui donc s'adresser?

Il y a bien encore le lièvre blanc, dont la réputation de philosophie, peut-être exagérée, est répandue au loin chez les autres animaux. Il passe la moitié de sa vie au gîte, à méditer et à ruminer. Qu'a-t-il tant à rêver? Je n'en sais rien; mais c'est déjà quelque chose que de rêver, c'est un acheminement à la sagesse. Nos marmottes ne rêvent pas du tout. Malheureusement sa philosophie ne lui donne point de courage. C'est le plus timide des animaux; il a peur de tout, il fuit dès qu'on l'approche. Je ne me souviens pas d'avoir jamais pu échanger dix mots

avec un lièvre blanc. Ils s'esquivent toujours. Que sera-ce quand ils verront mon collier? Je veux essayer néanmoins. J'en ai aperçu un dernièrement. Son gîte ne doit pas très loin. Je tâcherai de l'appivoiser.

M.02.03.03.07 / M.100

Septième jour. – Les hommes et leurs troupeaux ont pris possession des plus hauts pâturages. Deux chiens hurleurs ont couru la montagne tout le jour. Je ne suis sorti de mon trou que pour aller brouter à dix pas.

M.02.03.04.07 / M.101

Septième jour du dernier quartier. – Triste fin de lune flétrie! Je n'ai fait autre chose pendant huit jours que de suivre du haut de mon observatoire les chasses de ces maudits chiens. La plupart des marmottes de la vallée sont restées blotties dans leur terrier. Je parie que plusieurs n'ont pas mangé dix fleurs de trèfle pendant ce temps-là. Il en a mal pris à deux jeunes de s'aventurer sur la pelouse. La retraite leur a été coupée; elles ont été prises et égorgées sur place. J'ai assisté à ce hideux spectacle. Pendant deux longs jours ces brigands altérés de sang ont gratté devant un terrier. Il y avait toute une tribu dans ce trou. Elle a pu s'évader la nuit suivante.

Tout ce temps est perdu pour la philosophie. Ces marmottes qui ont refusé de me reconnaître n'en sont pas moins mes frères et mes sœurs, mes enfants, mes entrailles. La voix du sang est la plus forte. Quand ils sont poursuivis, c'est comme si je l'étais moi-même. A quoi d'autre penserais-je?

M.02.04.01.02 / M.102

Lune du trèfle, deuxième jour de la nouvelle lune. – Il a plu aujourd'hui; les chiens n'ont pas donné de la voix. Peut-être sont-ils fatigués; il y a de quoi.

J'ai profité d'un moment d'éclaircie pour faire une promenade jusqu'au gîte du lièvre. Il s'est enfui à mon approche, non toutefois sans que j'aie pu lui faire de loin un salut gracieux. Je retournerai demain.

M.02.04.01.03 / M.103

Troisième jour. – Nouvelle visite au lièvre blanc. J'ai eu grand peur au retour. Les chiens étaient en campagne, et j'ai cru qu'ils avaient pris ce côté de l'eau. Voilà à quoi l'on expose.

M.02.04.01.04 / M.104

Quatrième jour. – Mes voisins ont déjà famille. Six petits – rien que ça! – sont sortis avec eux. Les parents ont l'air ravi.

M.02.04.01.05 / M.105

Cinquième jour. – Trois cents marmottes, peut-être davantage, ont élu domicile dans cette haute vallée, et il suffit de deux chiens pour les faire trembler toutes... Marmottes, vous n’êtes qu’une foule. Quand serez-vous un peuple?

M.02.04.02.03 / M.106

Troisième jour du premier quartier. – Le lièvre blanc, qui est roux pour le moment, commence à donner des signes visibles de curiosité. J’y comptais; c’est par la curiosité qu’on prend ces rêveurs.

M.02.04.02.04 / M.107

Quatrième jour. – Encore un mystère auquel je n’avais pas songé, tant l’habitude nous rend naturelles les choses les plus étranges! Pourquoi l’appelle-t-on le lièvre blanc? Quand nous nous endormons du sommeil de la longue nuit, – c’est pour abrégé que je l’appelle encore la longue nuit, – il est roux comme à présent. Quand nous nous réveillons, il est bizarrement tacheté de blanc et de gris; parfois même, si notre réveil n’est pas trop tardif, il est blanc, sauf au bout des oreilles deux taches noires, qu’on voit courir sur la neige. Plus tôt encore, il serait, sans doute, entièrement blanc. Si pendant la longue nuit il mue du roux au blanc de la même manière et avec la même rapidité que nous le voyons au réveil muer du blanc au roux, il faut que nous dormions pendant près de deux lunes. C’est le chiffre fatal. Tout y ramène.

M.02.04.02.05 / M.108

Cinquième jour. – Il faut voir les grands airs de matrone que prend ma voisine, et comme elle surveille son monde, et comme elle houspille son pauvre mari, et comme elle lui apprend le difficile métier de père, et comme elle s’inquiète, s’agite, se démène. Elle a sifflé trois fois pour rien en une demi-heure... Et quand on pense que dans toute l’éducation qu’elle donne à ses six enfants, il n’y a pas une pensée, pas un mot pour la sagesse! Brouter, gratter la terre et multiplier, est-ce donc toute la vie?

M.02.04.02.07 / M.109

Septième jour. – Aujourd’hui, à ma neuvième visite, j’ai pu échanger deux mots avec le lièvre blanc et l’assurer de mon amitié. Il était près de moi, à vingt longueurs de marmotte, tout au plus. Je lui voyais trembler les oreilles; mais la curiosité le retenait. A ce mot d’amitié, il s’est frotté le museau des deux pattes de devant, et m’a dit d’une voix très anxieuse, avec un bégaiement singulier, qu’il ne croyait pa... pa... pa... pas à l’amitié. Je lui ai dit que je n’y croyais guère non plus, du moins chez les marmottes, et que c’était pourquoi je cherchais des amis ailleurs. “Nous sommes frères, ai-je ajouté, ermites l’un et l’autre; unissons nos deux solitudes et soyons heureux ensemble.” Il a paru très surpris de ce discours; il a eu un mouvement d’oreilles qui marquait bien qu’il n’y ajoutait pas grande foi.

“Qu’est-ce que vous avez là, au cou?” me dit-il en continuant à bégayer.

Je m'attendais à la question. Je pris l'attitude la plus humble; je joignis les mains et lui dis:

“Je porte au cou le signe de cent quatre-vingts jours et cent quatre-vingts nuits de captivité. Auguste lièvre, le malheureux que vous avez devant vous est un miracle vivant. L'odeur de l'homme le suit...”

A ces mots, le lièvre blanc partit comme un trait.

“Arrêtez, lui criai-je d'une voix désespérée. Ayez pitié d'un infortuné.”

Il s'arrêta, mesura la distance qui nous séparait et parut à demi rassuré.

“L'odeur de l'homme me suit partout, repris-je en insistant sur chaque mot, comme pour l'habituer à l'horreur de ces paroles, elle me vaut la malédiction de l'univers. Tout ce que touche cette race exécrée est maudit par la même. Cependant, je vous jure que ce collier est le plus inoffensif des colliers. Il n'a jamais fait de mal à personne, sauf à moi seul. De grâce, écoutez ma requête, seigneur lièvre; permettez-moi de vous conter d'ici mon histoire. Elle est tragique, et je suis sûr qu'elle vous intéressera; je suis sûr aussi qu'elle vous inspirera de la compassion, car vous avez l'âme bonne, cela se lit dans vos yeux. Vous jugerez ensuite si vous voulez repousser ou accueillir les offres de service que je dépose à vos pieds.”

Pendant ce discours les oreilles mobiles du lièvre n'avaient pas cessé d'aller et de venir dans une grande agitation. Il avait un certain air ahuri, plus encore qu'effrayé. Voyant qu'il ne répondait pas, j'entamai hardiment mon histoire, dans l'espoir de le toucher. De quelle histoire serait-il touché s'il ne l'était pas de la mienne? Il me parut ému, en effet. Je versai des larmes, et je crus le voir s'essuyer le coin de l'œil d'un geste furtif. Quand je parlai de ma résolution de me vouer à la sagesse, je le vis abaisser et relever vivement les oreilles, en signe d'assentiment; mais lorsque j'en vins à lui dire le sujet qui me tourmente, quand je parlai de la longue nuit, de notre sommeil, du mystère de notre existence, il eut une espèce de fou rire, comme les lièvres en ont. C'étaient moins les oreilles que la moustache qui s'agitait d'un mouvement convulsif, dont il semblait n'être pas le maître. J'aurais pu m'en chequer, mais je me contins. Il en sait long, peut-être. Mon récit achevé, je demeurai dans l'attitude d'un suppliant, les mains jointes. Il me regarda alors fixement et me parla d'une voix assurée, qui prouvait que la peur seule l'avait fait bégayer.

“Marmotte, me dit-il, je compatis à vos peines. Je vous crois sincère. Revenez demain. Si demain vous me trouvez au gîte, nous essaierons d'être amis. Sinon, ne me cherchez plus.”

Je m'inclinai profondément et repris la route de mon terrier... A demain!

M.02.04.03.01 / M.110

Premier jour de la pleine lune – Soyez loués, o dieux, pour le bonheur que vous venez de m'accorder! Tous mes malheurs sont oubliés. J'ai un ami. Les autres marmottes ont des femelles et des petits; j'ai un ami.

Avec quel serrement de cœur et dans quelle attente anxieuse j'ai repris le chemin de son gîte! Il y était! A vrai dire, j'ai cru voir qu'il tremblait encore au moment où je me suis approché; mais il s'est rassuré peu à peu, et il a fini par toucher de la patte mon collier. Le charme, cette fois, doit être rompu. Il m'a fait encore beaucoup de questions sur mon histoire. J'ai répondu à toutes simplement et sans embarras. J'ai gagné sa confiance.

"J'irai vous voir, m'a-t-il dit au départ, nous parlerons de la sagesse."

M.02.04.03.03 / M.111

Troisième jour. – Il est venu et n'a pas parlé. J'ai voulu lui faire les honneurs de mon terrier; mais il en est sorti précipitamment, dès la première salle, où il a pu se tourner. A peine dehors, il a vu mes voisins. La matrone était assise sur son séant et levait les pattes au ciel, pour marquer son étonnement. Un lièvre blanc dans un terrier de marmotte! Le mari et les six petits étaient rangés autour d'elle et imitaient ses mouvements.

"Il n'y a pas sûreté chez vous, s'est écrié le lièvre. Si vous voulez que nous causions, remontez à mon gîte. Je n'en bouge plus."

Ce disant, il est parti de son pied le plus rapide, à la grande joie de mes voisins. J'ai cru devoir à ma dignité de ne pas le suivre. Je retournerai demain.

M.02.04.03.04 / M.112

Quatrième jour. – J'y suis retourné; mais nous n'avons rien dit encore du grand problème. Il m'a fallu du temps et toute mon adresse pour regagner sa confiance. Il a l'horreur des terriers. Vivre dans cette obscurité, ne pas respirer le grand air, toujours ramper, toujours se salir aux parois de galeries trop basses: tout cela lui paraît triste, d'une basse condition et d'un mauvais naturel.

"On ne peut avoir que des pensées souterraines dans un terrier", m'a-t-il dit gravement.

Je lui ai répondu que c'était notre manière d'avoir chaud dans les temps froids. Il a fait un geste de dédain et m'a montré sa fourrure. J'ai ajouté que nos terriers étaient des refuges et qu'ils servaient à nous garantir des poursuites de nos ennemis.

"Quand on a des ennemis, s'est-il écrié, il faut avoir des yeux pour les voir, des oreilles pour les entendre et des pieds pour les fuir."

J'aurais pu lui dire que notre industrie valait peut-être la légèreté de ses pieds; mais je préfèrai convenir qu'il avait raison et le supplier de prendre en pitié ceux que la nature n'a pas favorisés autant que lui. Je crois avoir réussi, à force de modestie et de condescendance, à effacer l'impression d'hier. Je n'ose pas trop m'y fier cependant. L'adieu n'a point été aussi cordial que l'autre jour. Est-il donc si difficile d'avoir et de garder un ami?

M.02.04.03.05 / M.113

Cinquième jour. – Encore les chiens! La vie est une école de patience.

M.02.04.03.06 / M.114

Sixième jour. – La lumière a-t-elle brillé à mes yeux? Suis-je plongé dans de plus épaisses ténèbres?

Que ce lièvre soit un fou ou un sage, qu'il mente ou qu'il dise vrai, ses paroles m'ont jeté dans un état violent. Je ne sais si je rêve, je ne sais si je pense. Je me tâte de nouveau pour m'assurer si je vis. Toutes mes idées roulent et tourbillonnent dans ma tête. Je ne puis en fixer une. J'ai le vertige.

M.02.04.03.07 / M.115

Septième jour. – Il faut que je note les traits les plus mémorables de cet entretien, autant du moins que mes souvenirs me le permettront.

Je craignais un accueil froid; je me demandais même s'il n'aurait pas quitté le gîte, pour couper court à des visites importunes. Aussi fus-je grandement étonné de le voir venir au-devant de moi de l'air le plus amical.

"Je vous demande pardon, me dit-il, des discours que je vous ai tenus hier et qui n'étaient pas obligeants. J'ai fait des réflexions dès lors, et j'ai compris pourquoi vous aimez les terriers. C'est un goût de malade; il faut vous le passer.

- Seigneur lièvre, lui dis-je, il me semble n'être guère plus malade que vous.

- Pour le présent, vous avez raison; la maladie dont souffre la race des marmottes est une maladie intermittente. Ne peut-on pas appeler malade une race qui chaque année est morte six lunes sur douze, parfois sept?"

Il vit que je n'entendais pas.

"Oui, reprit-il, c'est une discussion entre les lièvres blancs que celle de savoir si les marmottes dorment en hiver ou sont mortes. Mon opinion est qu'il y a beaucoup de degrés entre le sommeil et la mort, et que le sommeil des marmottes en hiver est si semblable à la mort qu'il est impossible de l'en distinguer, avec cette différence toutefois que les marmottes en reviennent, comme par miracle, tandis qu'on ne revient pas de la mort."

Après avoir dit ces mots, le lièvre blanc se tut, et moi, de mon côté, je restai muet devant lui. Les idées les plus étranges se croisaient devant mes yeux. Il rompit le premier le silence.

"J'ai mal parlé en disant qu'on ne revient pas de la mort; j'aurais dû dire qu'on n'a pas vu jusqu'à présent que personne en soit revenu. La mort n'est peut-être qu'un sommeil très long, qu'on n'a pas encore mesuré. Puisqu'on revient d'un sommeil de six lunes, pourquoi ne reviendrait-on pas d'un sommeil de plusieurs centaines d'années?"

Ce discours singulier me délia la langue.

“Seigneur lièvre, m’écriai-je, veuillez ne pas vous offenser de ma franchise, mais on voit bien que vous êtes un rêveur plus encore qu’un philosophe. La solitude et l’oisiveté vous troublent l’imagination. Quiconque a pu rêver qu’on revenait du sommeil de la mort a pu rêver aussi que nous dormions six lunes.

- Si vous ne m’en croyez pas, reprit-il, adressez-vous à d’autres. Il ne manque pas de gens dans ce pays pour vous dire si je mens ou si je parle selon la vérité.”

Je lui répétai alors les paroles que m’avait dites autrefois maître blaireau. Elles le jetèrent dans un accès de gaîté très amusant. Il prétend que le blaireau dort comme nous, pendant trois lunes au moins.

“Voilà le monde, disait-il; oui, voilà bien le monde! Celui qui dort une lune se moque de celui qui en dort deux, celui qui en dort trois se moque de celui qui en dort six, et ainsi de suite. Et ni les uns ni les autres ne se doutent qu’ils dorment.

- Et vous, lui dis-je, êtes-vous sûr de ne pas dormir?

- Je ne m’en flatte pas, me répondit-il. Je sais seulement qu’il y a six lunes pendant lesquelles je ne dors pas, tandis que vous, vous dormez. Si en telle autre saison, je dors pendant que vous veillez, vous devez le savoir et je vous serai reconnaissant de m’en instruire.”

Ce discours m’inspira confiance. Je lui racontai alors toutes mes pensées sur la longue nuit, et par quelle série de raisonnements je m’étais persuadé que la longue nuit n’est qu’une illusion de notre sommeil. Il parut s’y intéresser beaucoup.

“Vous avez raison, me dit-il, quand j’eus fini. Il n’y a pas de longue nuit. Toutes les nuits sont égales, ou plutôt toutes les nuits sont inégales, mais de très peu. Elles s’allongent ou diminuent insensiblement. On appelle hiver la série de jours et de nuits pendant laquelle vous dormez. Elle ne dure pas deux lunes, comme vous l’avez supposé, mais six lunes et parfois davantage.”

Je poussai de nouveau une exclamation de surprise.

“Permettez, reprit-il, que je vous rappelle au calme qui sied à la philosophie. Celui-là n’est pas digne de chercher la vérité qui n’est pas préparé à tout entendre. Chaque année, à l’époque où le soleil disparaît derrière ces montagnes, les marmottes rentrent dans leurs terriers et s’endorment d’un sommeil qui n’est pas leur sommeil ordinaire.

- Je le sais, lui dis-je; c’est un sommeil plus profond, une sorte d’engourdissement.

- C’est plus qu’un sommeil, c’est une mort. On peut, pendant ce temps vous toucher, vous secouer, vous prendre, vous emporter, vous tuer même, sans que vous donniez signe de vie.

- Seigneur lièvre, m'écriai-je, encore une fois, n'abusez pas de l'avantage que vous donne notre infirmité.

- Seigneur philosophe, répondit-il avec un calme toujours imperturbable, les témoignages ne vous manqueront pas, si le mien vous est suspect. Ce sommeil qui est une mort, dure six lunes, comme je vous l'ai dit. Avec plus de rigueur dans le raisonnement, vous auriez pu vous en convaincre vous-même. Il ne saurait y avoir égalité entre votre femelle et celle du chamois. Celle-ci porte pendant cinq lunes. Vous n'avez compté que deux lunes pour la transformation de notre pelage; mais nous sommes blancs aussi longtemps que nous sommes roux, c'est-à-dire quatre lunes durant. Pendant ces quatre lunes nous nous confondrions avec la neige, même aux yeux de l'aigle, sans ces deux taches au bout de l'oreille, qu'on voit encore courir. Vous avez eu bien raison de penser qu'elles disparaissaient. Elles devraient disparaître. C'est évidemment le dessein de la nature que nous soyons blancs comme la neige. Mais elle a, semble-t-il, trop à faire pour achever ce qu'elle entreprend. Elle commence et ne finit pas. Regardez-y de près, et dans la plupart de ses ouvrages vous trouverez la tache noire au bout des oreilles."

Tels furent les premiers discours du lièvre blanc.

M.02.04.04.01 / M.116

Premier jour du dernier quartier. – J'ai rapporté hier les premiers discours du lièvre blanc. Ils me firent une telle impression que je ne sus d'abord qu'y répondre. Il était là, devant moi, me regardant en face et souriant toujours de son tranquille sourire. Ce sourire me devint insupportable. Je m'éloignai pour prendre l'air. J'étouffais. Je fis une longue promenade, je ne sais de quel côté. Je crois avoir entendu la voix des chiens. Que m'importaient les chiens? Enfin, je me sentis ramené par une force invincible vers le gîte du lièvre. J'avais rassemblé mes idées, et je croyais avoir trouvé le moyen de confondre tous ses raisonnements. Je m'abusais. Il eut réponse à tout. Il rêve ou se trompe, mais de bonne foi. Il ne ment pas.

M.02.04.04.02 / M.117

Deuxième jour. – Le lièvre prétend que nous ne sommes pas les seuls à dormir pendant ce qu'il appelle l'hiver. Il dit que les vipères dorment, que les loirs dorment, que les ours dorment, et probablement beaucoup d'autres encore, sans compter les blaireaux. Mais, c'est nous, dit-il, nous de tous les habitants de la montagne, qui dormons le plus longtemps et le plus profondément.

Il prétend avoir vu plus d'une fois déjà – vu de ses yeux – venir des hommes en hiver armés d'outils singuliers, avec lesquels ils remuent la terre. Il dit les avoir vus – vus de ses yeux – ouvrir des terriers de marmottes et prendre dans son sommeil toute la famille ou toute la tribu, père, mère, enfants. Ils les emportent comme ils emporteraient des cailloux. Mon aventure n'aurait donc rien d'extraordinaire, sauf en un point toutefois. Il n'y a pas d'autre exemple, selon lui, d'une marmotte ainsi emportée qui ait été rapportée.

M.02.04.04.03 / M.118

Troisième jour. – C’est sur le chapitre de l’hiver que le lièvre blanc est curieux à entendre. Il en parle d’abondance et se reproche d’en parler, nous jugeant incapables de partager son enthousiasme.

L’hiver, dit-il, est une saison qui ne ressemble à aucune autre, la plus froide, mais la plus belle. – Je ne comprends pas, en effet, comment ce qui est froid peut être beau. – Il ne pleut jamais en hiver, il neige. Il neige tellement qu’on ne voit presque plus de rochers dans toute la vallée. Les plus âpres sommets blanchissent. Tout est blanc, tout est neige. Quand il ne neige pas, le ciel est d’un bleu plus sombre qu’en été; il est aussi beaucoup plus peuplé d’étoiles. On en voit quelquefois en plein jour, tant elles sont brillantes.

Il dit encore que la difficulté est de se nourrir en hiver, à cause de la neige qui couvre l’herbe; mais on trouve toujours moyen de vivre. – Je le crois bien. Ils ne sont pas difficiles, les lièvres blancs, ils ne vivent guère de fleurs. – Le vent balaie les neiges de quelque arête, qu’il met à découvert. Aussitôt tous les animaux du voisinage s’y rendent pour brouter. L’herbe y est flétrie et coriace, mais on vit de peu en hiver, et l’on n’a pas soif. Une autre ressource, la plus précieuse, est dans ces amas d’herbe coupée que l’homme entasse soigneusement autour d’un longue perche. On s’y fait un nid bien douillet, on s’y blottit, on s’y enfonce, on s’y fait des galeries plus chaudes que les nôtres, au fond desquelles on a toujours le gîte et le couvert. Ce sont les seuls terriers que connaissent les lièvres blancs. Quand le temps est mauvais, ils y passent la journée à rêver et à faire bonne chère. – Il appelle cela bonne chère. – Quand le temps est beau, ils font de longues courses sur la neige, dont toutes les paillettes scintillent, et ils ne rentrent que le soir. Le souper est toujours prêt.

C’est le charme de l’hiver qu’on puisse aller partout sans avoir toujours à dépister le chasseur et ses chiens. Une fois la neige bien établie, l’homme ne paraît plus à la montagne, et la sécurité serait complète sans les aigles et les vautours. Aussitôt qu’on découvre dans le ciel un point mobile, on gratte la neige et l’on entre en galerie.

Le voyant en veine, je l’ai poussé sur cette herbe flétrie et coriace et sur cette belle saison qui est la plus froide de toutes; c’est la seule fois, pendant cette longue journée où il s’est dit tant de choses, qu’il se soit départi du calme qui lui est habituel.

“Je vous plains, m’a-t-il répondu, oui, je vous plains de ne pas connaître l’hiver. Vous cherchez la sagesse et vous avez raison; mais quand vous vous dites philosophe et que néanmoins vous dormez, vous prouvez assez clairement que la philosophie n’est pas votre vocation. La philosophie ne consiste pas à dormir, mais à veiller. Les belles journées d’hiver sont celles où il se fait le plus de philosophie. Vous dormez alors, vous, les faux songeurs; nous veillons, nous, les vrais. Nous sommes seuls sur l’alpe déserte, seuls sous le vaste ciel. Nous sommes seuls à nous mouvoir dans l’immobilité de la nature, seuls à respirer dans le silence universel. Il n’y a pas de silence en été, quand la nature travaille et que l’homme exploite, communiquant l’agitation qui l’entoure aux plus lointaines solitudes. Les hommes ont besoin de s’entendre les uns les autres, et c’est pourquoi ils vivent agglomérés dans des villes et des villages. En été, tout est ville, tout est bruit, même la montagne. En hiver, quand l’air est calme, nous n’avons qu’à retenir notre respiration pour que le silence soit complet. La nature dort, l’esprit veille seul. C’est alors que viennent les grandes pensées. Ne parlons pas du printemps, saison des faiblesses! Le lièvre se suffit à lui-même en hiver. Ermite philosophe, il

est, en hiver, le roi de la montagne. Ne le troublez pas, gens des terriers; ne l'accablez pas de questions indiscrètes. Vous lui demandez ce que c'est que l'hiver. Doit-il vous le dire? Y a-t-il un langage commun entre vous et lui? Pouvez-vous voir par la pensée ce qu'il a vu par les yeux? Vivez avec lui, respirez avec lui cet air silencieux, et vous saurez ce que c'est que l'hiver. Sinon, ne sonnez mot. Quiconque dort a le droit de se taire."

Ainsi parlait le lièvre blanc et ses discours me gagnaient. Il dit vrai. Veiller est le moyen et la condition de toute science.

M.02.04.04.07 / M.119

Septième jour. – Les jours se passent. Je tourne et retourne dans ma tête les discours du lièvre blanc. Où est la vérité? où est l'erreur?

J'envisage maintenant comme démontré que la longue nuit n'est pas une nuit continue, mais une série de jours et de nuits ordinaires, croissant et décroissant lentement. Jusqu'à vérification par expérience, je tiens ce premier point hors de question.

Sur la durée de notre sommeil, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a beaucoup de vraisemblance dans les raisonnements du lièvre blanc. Ce qu'il a dit des mues de son pelage m'a frappé. Je n'ai aucune raison pour suspecter son témoignage. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi nous ne pourrions pas dormir trois lunes, quatre lunes, cinq lunes, six lunes même, aussi bien que deux. C'est étrange, je l'avoue, et l'imagination se le figure malaisément; mais ce n'est pas impossible.

En revanche, je me refuse absolument à comprendre ce sommeil qui ne se distingue pas de la mort, sinon par le réveil. Y a-t-il, peut-il y avoir un sommeil semblable? Le seigneur lièvre aura beau dire, je ne l'en croirai point sur parole. Nous dormons, soit; mais notre sang coule encore, plus lentement, il est vrai. Nous vivons, nous respirons, il s'opère dans notre corps des transformations qui ne sont point une corruption. Comment donc veut-il que nous soyons insensibles et maniables comme une chair morte? Ce qui vit vit et n'est pas insensible. A d'autres ce sommeil qui est une mort, et cette mort dont on ressuscite!

Et cependant il est certain que je me suis endormi chez moi et réveillé loin de chez moi. Il est certain que des hommes ont violé mon terrier pendant mon sommeil. J'y étais et je ne me suis aperçu de rien. Comment accorder tout cela?

M.02.05.01.01 / M.120

Lune sèche, premier jour de la nouvelle lune. – Il est de moments où tout retombe dans l'incertitude, même ce que je croyais acquis et hors de doute. Ils ne savent pas ce que c'est qu'un œil de marmotte, ces lièvres blancs. Ne disait-il pas qu'il fait obscur dans nos terriers? Propos de songeur, qui passe la nuit au gîte. Ils n'ont point de yeux. S'ils logeaient dans un terrier, ils ne verraient jamais le soleil se lever; ils ne dormiraient pas six lunes, mais douze, s'il est vrai que l'année ait douze lunes. Pour nous, il n'y a pas de lueur qui nous échappe. J'y

voyais encore, l'automne dernier, quand j'avais fermé mes deux portes. Un rayon furtif emplissait mon terrier de lumière... Non, il ne se fait aucune idée, ce triste adorateur de l'hiver, de ce qu'est le soleil pour une marmotte. Le soleil, c'est notre vie. Quand il reparait, après la longue nuit, nous tressillons jusque dans les entrailles de la terre... Il n'est pas possible que le soleil se lève cent ou deux cents fois sur la montagne, que ses rayons brillent sur nos terriers, et que jamais marmotte ne s'en soit doutée.

Je ne sais que croire.

M.02.05.01.02 / M.121

Deuxième jour. – Il ne ment pas, mais il rêve. Je me surprends à croire que je rêve aussi, que nous rêvons tous, que chacun rêve à sa façon, dans son gîte ou dans son terrier. Le lièvre blanc rêve qu'il y a un hiver, que le soleil se lève, qu'il le voit se lever; la marmotte rêve qu'il y a une longue nuit, pendant laquelle il se passe des choses étranges. Il rêve qu'il veille, et moi je rêve que je dors.

M.02.05.01.03 / M.122

Troisième jour. – Je retournerai demain au gîte du lièvre et lui proposerai une alliance. S'il est mon ami, et s'il est vrai que nous dormions d'un sommeil qui est une mort, il viendra me faire visite en hiver, il viendra me réveiller quand je dormirai, et nous irons ensemble voir comment dorment les marmottes. Je ne me rendrai pas autrement. Je veux voir avant de croire.

M.02.05.01.04 / M.123

Quatrième jour. – J'ai fait ma visite et j'en reviens peu réjoui.

Il a été fort civil; il est venu à me rencontrer et m'a de prime abord tutoyé, comme ferait un ami, presque un père.

“Tu m'inspires, m'a-t-il dit, une compassion toute fraternelle. Je t'aime autant qu'un lièvre blanc peut aimer un noir habitant des terriers. Renonce à ces sales trous, viens partager mon gîte, et je t'aimerai comme moi-même.”

J'ai profité de ces bonnes dispositions pour lui soumettre mon traité d'alliance. En m'écoutant, il a fait une grimace peu favorable, et ses oreilles ont été prises d'un mouvement singulier. Il les écarte en les rejetant vivement en arrière quand il veut marquer qu'une chose lui déplaît ou qu'il n'y croit pas.

“Mon fils, m'a-t-il dit, je suis prêt à faire pour toi tout ce qui est possible à un lièvre blanc; mais ne me demande pas ce qui n'est pas possible qu'aux dieux, au soleil et peut-être aux hommes. Je puis bien te tuer quand tu dors de ton sommeil d'hiver; je ne puis pas te réveiller.

- Tu me secoueras jusqu'à ce que tu m'aies réveillé.

- J'aurais beau secouer, si ton sommeil doit durer six lunes, il durera six lunes.

- Tu aiguiseras tes ongles et les enforceras dans ma chair.”

Il hocha la tête.

“Tu me mordras aux pattes, aux oreilles, partout.”

Il hocha la tête.

“Tu m’arracheras cette moustache, qui frise comme ne frise aucune autre moustache de marmotte.”

Il hocha la tête.

Alors je sentis le sang de la colère me monter au visage.

“Tes défaites ne m’abusent point, m’écriai-je; j’ai démêlé tes mensonges et percé à jour ton orgueil. Qu’as-tu donc qui t’autorise à mépriser l’antique et noble race des marmottes? Notre industrie vaut mieux que ton pied léger, et c’est nous qui sommes les clairvoyants. Il te faut le plein soleil, pauvre aveugle; nous, nous y voyons jusque dans le sein de la terre. Nous dormons, cela est vrai; mais nous ne sommes point insensibles; le cœur nous bat encore, et moi qui te parle, j’en ai compté les pulsations.”

A peine eus-je prononcé ces paroles que je me repentis d’y avoir mis trop de chaleur; mais il ne parut pas s’en offenser.

“J’ignore ce qui se passe dans ton cœur, reprit-il, mes observations n’ont point été jusque-là; mais ce que je sais bien, c’est que vous êtes en hiver comme des corps gelés, que le soleil dégèle au printemps. Si tu veux que je te fasse tenir une marmotte endormie, viens partager mon gîte, et tâche de ne pas dormir toi-même.”

Je n’irai point partager son gîte. Ce lièvre blanc est un égoïste et un fantasque. Que ne vient-il partager mon terrier? J’ai horreur des gîtes, moi.

M.02.05.01.05 / M.124

Cinquième jour. – Il est très-amusant quand il parle de ces sales trous. La marmotte, seigneur lièvre, est l’animal le plus propre de la montagne, tandis que vous... Assez.

M.02.05.01.07 / M.125

Septième jour. – Je me ravise. J’irai demain lui demander l’hospitalité au moins pour quelque jours. Ce corps qui est gelé et ce soleil qui le dégèle ne me sortent point de la mémoire.

M.02.05.02.01 / M.126

Premier jour du premier quartier. – Catastrophe! meurtre! abomination!

Il fut mon ami. Je mènerai grand deuil pendant huit jours, comme un mari pour sa femme, un enfant pour son père.

M.02.05.03.02 / M.127

Second jour de la pleine lune. – Les jours prescrits pour le deuil sont passés. Je n'ai fait pendant ce temps aucune œuvre de mes mains.

O providence des dieux, c'est ainsi que de tout temps vous avez exercé la justice! Les innocents ne naissent que pour engraisser les méchants.

J'avais pris le chemin de son gîte, et j'y montais en trotinant de mon mieux. Non-seulement je m'étais fait à l'idée de passer quelques nuits dans un gîte, mais je commençais à y trouver l'attrait piquant de la nouveauté. J'étais impatient de le tenir et de le serrer de près sur ces corps qui gèlent et dégèlent. Et puis, j'avais à lui demander pardon des propos inconsidérés qui me sont échappés dans ma colère. Je marchais donc d'un pas allègre, sans oublier toutefois les mesures de précaution qu'a coutume de prendre une vieille marmotte, cinq fois père de famille. Je cherchais les endroits couverts et visais toujours quelque abri. Quand il fallait m'exposer à la vue du ciel, je levais les yeux d'abord, pour m'assurer qu'il n'y planait rien de suspect. Tout alla bien jusqu'à un dernier bloc, d'où je pouvais voir le gîte du philosophe, mon ami, et sous lequel je m'abritai quelques instants. Il m'aperçut et se précipita étourdiment à me rencontre. Je fis entendre un coup de sifflet strident; je venais de découvrir un point qui se mouvait entre les nuages. Il était trop tard. Je fus comme étourdi par un grand bruit d'ailes, et je vis un oiseau noir fonder sur sa proie, plus rapide que l'éclair. Le lièvre s'était abattu de frayeur et aplati sur le sol; il n'en fut pas moins enlevé entre les serres du vautour. Je le suivis des yeux. Il ne faisait pas un mouvement. La tête basse, les oreilles tranquilles, il semblait calme et tout résigné.

M.02.05.03.03 / M.128

Troisième jour. – Je garderai au lièvre blanc un souvenir religieux. Il avait une trop haute idée des races qui ont un gîte et méprisait trop celles qui creusent des terriers. Il avait aussi trop de confiance dans ses pieds agiles, et c'est ce qui l'a perdu. Mais il était bon, il appréciait la philosophie, il avait l'esprit ingénieux et enthousiaste, il savait pardonner les offenses et il m'aimait réellement. C'est dans un entraînement d'amitié, en accourant au-devant de moi, qu'il a rencontré la mort. Je le verrai toujours, immobile entre les serres du vautour.

Il faut du temps pour se comprendre et pour se faire l'un à l'autre, quand on a des habitudes acquises et que les caractères diffèrent à ce point. Je crois cependant que nous aurions fini par vivre en frères. La recherche de la sagesse est le plus fort de tous les liens. Que ton âme repose donc en paix, toi, le seul être au monde qui, depuis mon infortune, m'ait témoigné quelque bienveillance, toi qui aurais pu devenir le confident de mes plus secrètes pensées, le compagnon de tous mes travaux, mon guide, peut-être, dans les sentiers de la science! Les dieux ont été sévères; ils nous ont séparés au moment où une amitié plus étroite allait nous unir. Ils n'ont fait que nous montrer l'un à l'autre. Puissent-ils du moins avoir eu pitié de toi

dans la mort, puissent-ils avoir abrégé tes souffrances, puissent-ils de toutes les voix de la terre ne laisser parvenir à ton âme que celle de mes regrets et de mon inaltérable amitié!

M.02.05.03.04 / M.129

Quatrième jour. – Je me sens incapable de reprendre le fil de mes pensées. Mon esprit est vide et le monde me paraît désert.

M.02.05.04.02 / M.130

Deuxième jour du dernier quartier. – Les jours succèdent aux jours, et le courage ne me revient pas. Je n'ai jamais éprouvé pareil sentiment de solitude.

M.02.05.04.04 / M.131

Quatrième jour. – J'ai entrepris aujourd'hui une excursion pour me distraire et chasser les sombre pensées. J'avais l'intention de gravir la Dent-Noire, le plus haut pic de la vallée. Un orage m'a fait rebrousser chemin.

M.02.06.01.01 / M.132

Lune de graisse, premier jour de la nouvelle lune. – Orages sur orages! La foudre a frappé plusieurs fois le sommet de la Dent-Noire. Que n'y étais-je?

M.02.06.01.03 / M.133

Troisième jour. – Les chiens font rage. L'homme aussi. Il mêle son tonnerre à celui du ciel. Plusieurs marmottes ont été tuées. Le pays se dépeuple.

M.02.06.01.04 / M.134

Quatrième jour. – La nature, qui a multiplié sur la terre les races malfaisantes, en a fait trois plus redoutables que les autres: le vautour, le chien et l'homme.

Le vautour est le plus terrible de tous, à cause de la puissance de son aile et de sa rapidité foudroyante. Les seuls animaux qui lui échappent sont ceux que leur poids ne lui permet pas d'emporter, et encore le redoutent-ils pour leurs petits. Il ne vole pas, il tombe et vous enlève; on dirait le Destin. Il a les yeux fauves, entourés de chair vive, le bec crochu, les serres toujours aiguisées, le cou toujours tendu vers la proie. On frissonne à la seule pensée de ce nid, qui est un charnier, et du voyage que font dans les airs ceux qu'il dépèce à ses petits. Cette mort est horrible à imaginer, d'autant plus horrible qu'elle est plus lente. La victime respire et palpe encore sous le bec hideux qui lui arrache des lambeaux de chair et sous les serres aiguës qui lui piétinent les entrailles.

Cependant le vautour est moins cruel que sanguinaire. Ce n'est pas lui que est cruel, c'est la nature, qui l'a fait naître vorace et lui a dit: "Tu vivra de chair fumante". Il a faim, et il fait la chasse aux animaux, comme nous la faisons aux fleurs. Il lui faut des marmottes ou des lièvres, comme à nous le trèfle ou la soldanelle. Il boit le sang de ses victimes, comme nous buvons la rosée dans les coupes de la gentiane ou dans les gobelets de l'alchimille. C'est la nature qui a décrété qu'il y aurait au moins une aire de vautours par vallée, souvent deux, souvent plus. C'est elle qui a suspendu cette menace éternelle sur tous les gîtes et sur tous les terriers, sur tout ce qui broute et sur tout ce qui niche. Pourquoi a-t-elle institué ces tyrans des airs? Pourquoi leur a-t-elle partagé le monde habitable? Qui le sait? Elle a ses desseins mystérieux, elle a ses lois inexorables, que nous ne pénétrons pas, mais que nous subissons. Heureuses celles qui sont stériles, heureuses les épouses qui n'ont point allaité, car c'est pour le vautour que les gîtes et les terriers se remplissent! Avec le vautour, le genie du meurtre règne dans le ciel et plane sur la terre.

Il est moins affreux de tomber sous la dent du chien que sous la serre du vautour. Le chien ne vous enlève pas, il ne vous déchire pas lentement, il ne vous dépèce pas pièce à pièce; il vous égorge, et c'est fini.

Néanmoins le chien est plus laid et plus cruel que le vautour. Il n'a pas faim, comme le vautour; il chasse pour chasser, il égorge pour égorger. Certaines races lui sont odieuses; il faut qu'il les détruise. C'est un besoin de sa nature, un instinct irresistible. Nous somme du nombre, pauvres marmottes; les lièvres aussi sont du nombre. Que lui avons-nous fait? Quelle injure a-t-il à laver dans notre sang? Qu'y a-t-il de commun entre lui et nous? Il nous hait pour le mal que nous ne lui avons pas fait. C'est l'innocence qui lui est odieuse.

Né féroce, le chien a cultivé dans l'esclavage ses instincts monstrueux. Car le chien est l'esclave de l'homme. La plupart des animaux s'engraissent dans la servitude; ils y deviennent lourds, paresseux à la chasse, tardifs à la course. Le chien y est devenu plus insatiable, au contraire, plus ardent, plus industriel, plus agile. Les hommes l'ont instruit et dressé. Ils ont achevé l'œuvre ébauchée par la nature. A la haine instinctive qui anime le chien contre nous s'est ajouté un stimulant nouveau, le désir de plaire à son maître. Quand il a saisi un lièvre ou une marmotte, il va déposer sa victime aux pieds de l'homme, qui le flatte et le caresse. Le chien est avide de caresses. Il trépigne d'aise et se pâme sous la main qui le flatte. Nul ne désire la liberté avec la même ardeur que le chien désire le prix de l'obéissance. Il a le goût de la bassesse. On dit que l'homme lui jette en pâture le rebut de la chasse, les entrailles des victimes, et qu'il fait sa joie et sa gloire de ce honteux festin.

Le chien n'a pas l'oreille fine, il n'a pas non plus l'œil perçant; mais il a un odorat extraordinaire. Aucun autre animal n'est aussi habile à découvrir et à suivre une piste, c'est ce qui le rend dangereux. Il marche la tête basse, flairant à droite, flairant à gauche. La moindre odeur de lièvre ou de marmotte la fait soudain tressaillir et le remplit d'une ivresse féroce. Il se lance alors, et suit la piste de toute la vitesse de ses jambes longues et grêles, en poussant des hurlements sauvages. Il a un cri particulier quand il chasse, une sorte de musique, mélange de frénésie et de volupté. Il ne connaît pas la fatigue. Dans les solitudes les plus écartées, sous le soleil le plus ardent, sur la neige ou sur le roc nu, peu importe, il court des heures, des jours, haletant, la langue horriblement pendante, harassé, les pieds en sang, mais courant toujours. Quand les forces lui manquent, la passion le soutient encore.

Certains chiens, longs et bas, entrent dans nos terriers. Heureusement que les galeries en sont étroites et qu'ils sont obligés de travailler pour les élargir. Pendant ce temps, nous fuyons par une autre issue, ou nous creusons plus avant. J'ai vu flamboyer une fois, dans le long corridor de mon terrier, les deux yeux d'un chien. Il était arrivé jusqu'à un étranglement formé par une racine d'arolle et ne pouvait pénétrer plus loin. Nous nous regardions l'un l'autre, lui furieux, moi tranquille. Cela dura des heures. Je les vois encore, ces deux yeux; je vivrais dix vies de marmotte que je les verrais toujours. Ils n'exprimaient qu'une chose, la soif du sang.

Un chien est plus fort qu'une marmotte. Toutefois si les marmottes le voulaient bien, si elles savaient s'unir, elles auraient facilement raison de tous ces chiens rôdeurs qui chassent seuls à la montagne. Mais chaque famille de marmottes vit pour soi. Les enfants fuient, la mère fuit, le père fuit. Nul ne songe à résister. Il est vrai de dire que lorsqu'on entend le chien, il y a tout lieu de supposer que l'homme n'est pas loin, le tyran et l'épouvantail de la création.

M.02.06.01.05 / M.135

Cinquième jour. – Parlons un peu de l'homme, parlons-en à notre aise.

Il y aurait autant de variétés d'hommes qu'il y a d'individus, s'il fallait en juger par les peaux de rechange, de forme et de couleur différentes, qu'il met et qu'il ôte à volonté. Mais on croit assez généralement qu'elles ne lui sont point naturelles et qu'il les fabrique. Tout ce que j'ai pu voir dans le temps de ma captivité m'a confirmé dans cette opinion. C'est le propre de l'homme qu'il fait une multitude de choses que nul autre n'a jamais faites ni ne fera jamais.

L'homme est le plus manqué des animaux. Il a une crinière qui, chez les uns, encadre tout le visage, tandis que, chez d'autres, elle protège seulement le dessus de la tête. Elle lui tombe avec l'âge, c'est-à-dire au moment où il en aurait le plus besoin pour se garantir du froid. On ne sait trop, au reste, à quoi elle lui sert. Ceux qui l'ont le plus fournie portent encore un couvert sur la tête. Autant qu'on en peut juger, le reste du corps est nu, sauf les peaux dont on l'affuble. Les autres animaux ont tous une couleur; la vache est noire ou rouge, souvent tachetée de blanc; le lièvre est blanc en hiver, roux en été; l'ours est brun; la marmotte a un gracieux pelage, nuancé du gris au noir; la peau de l'homme seule n'a pas de couleur propre; elle est à demi transparente et laisse deviner les chairs et le sang. Cela est sans exemple dans la nature. L'homme a lui-même le sentiment de cette monstruosité, et c'est probablement la raison pour laquelle il se couvre de fausses peaux, qui ne lui appartiennent pas et qu'il a soin de passer en couleur. Mais il garde le visage découvert, les mains aussi, ce qui donne envie d'y mordre. Si j'étais bête féroce, je mangerais beaucoup d'hommes.

L'homme s'assoit comme nous et se tient debout sur ses pieds de derrière; en revanche, il ne sait pas marcher à quatre pattes. La vraie méthode est d'user des deux méthodes, selon les cas, comme font les marmottes. L'homme n'est pas solide sur ses deux pieds; il a toujours l'air de trébucher. Souvent il se sert d'une branche d'arbre pour assurer sa marche, qui est lente et gauche. Il court pesamment. Comment pourrait-il courir légèrement, bâti comme il est? Il n'y a aucune proportion entre ses jambes de derrière, de gros et informes piliers, et celles de devant, plus courtes, plus grêles et dont il ne sait faire que des bras, comme nous faisons aussi quelquefois, mais quand cela nous convient seulement.

L'homme serait le plus inoffensif des animaux, car il en est le plus maladroit, s'il ne suppléait à force d'industrie à ce que lui a refusé la nature. Il n'a point d'odorat, point d'ouïe, sa vue est des plus ordinaires; mais il a l'esprit ingénieux. Il applique à son œil un long instrument, au moyen duquel il découvre sa proie à toute distance; il porte ordinairement sur l'épaule un autre instrument, plus long encore, qu'il dirige contre ses victimes et dont il fait sortir du feu, de la fumée et de petites pierres rondes et pesantes, qui frappent au loin ceux qu'il veut atteindre. Ce ne peut être qu'un dieu qui lui a appris à manier ainsi la foudre. Pourquoi à lui plutôt qu'à d'autres, plutôt qu'à nous, par exemple? Qu'est-ce que l'homme a fait pour mériter cette faveur? Est-ce un titre aux yeux du ciel que de répandre le sang innocent?

L'homme a un charme. Certaines espèces d'animaux s'inclinent devant lui, le reconnaissent ouvertement pour leur maître et le servent avec passion. Les autres le redoutent et le haïssent. Il n'est pas sanguinaire comme le vautour; on ne l'a jamais vu mordre dans la chair de ses victimes, ni boire leur sang. Il n'est pas né pour le meurtre. Il n'a ni serres ardentes, ni bec crochu, ni dents aiguës. Il chasse néanmoins, mais froidement. Il ne semble avoir contre nous aucune haine d'instinct. Il n'est pas cruel, il n'est qu'ambitieux et jaloux. L'homme veut qu'on lui paie un tribut de soumission. Sa passion est de régner ou de se persuader qu'il règne. Il se plaît à s'entourer d'esclaves. Tout être libre lui est une injure. Son rêve serait d'être le maître universel. Il ne réalisera pas à moins d'avoir purgé la terre des libres enfants de la montagne. C'est à quoi il travaille. Il nous tue, parce qu'il ne peut pas nous asservir. C'est sa manière de se venger de son impuissance. Qu'il tue tant qu'il voudra, nous ne lui donnerons pas le plaisir de faire cortège après lui. Les races nées pour la liberté haïront éternellement l'homme et ses satellites.

L'empire de l'homme s'étend. A mesure qu'il avance, le désert se fait autour de lui et il le peuple de ses créatures. Par quel caprice la nature a-t-elle désigné pour la royauté l'être le plus mal fait qui soit sorti de ses mains? Je n'en sais rien; mais une chose est certaine, l'homme grandit et le marmotte diminue. De nos anciennes multitudes, il ne reste que quelques peuplades au fond des vallées, asile peu sûr et de plus en plus violé. Nos pères ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu dans ce pays la silhouette d'un homme se dessiner contre le ciel, sur les arêtes des pics. Cela se voit maintenant presque chaque jour, du moins en été. Ils s'y hissent par caravanes, de rocher en rocher. Ils se poussent et se tirent les uns les autres, et font tant qu'ils arrivent. Il faut les entendre alors, quand ils ont atteint le sommet, célébrer par de grands cris de joie la victoire qu'ils viennent de remporter sur leur maladresse. Non-seulement l'homme veut régner sur les animaux, il veut régner sur la terre elle-même. Il a fait serment de ne pas laisser un seul lieu qui n'ait été souillé de sa présence. Tant d'orgueil fatiguera la patience du ciel. A moins que le monde n'ait été créé pour le triomphe de l'iniquité, l'homme et sa gloire passeront.

J'ai fait dans ma captivité une découverte étonnante: l'homme pourrait être bon, il l'est même parfois. En vain je me refusais à y croire, j'ai vu briller dans ses yeux le doux rayon de la pitié. Il faut quelque habitude pour ne s'y pas tromper. Ces yeux mobiles, en pleine face, font peur au premier abord. Aucun animal n'a le regard plus fixe, aucun ne l'a plus fuyant. On n'est pas en sûreté devant ces yeux-là. A la longue cependant, on apprend à y lire. On y lit le plus souvent des pensées d'orgueil ou de fourberie; mais j'y ai lu quelquefois, lu distinctement, une pensée de bonté. Le jour où l'homme à longue et fine crinière, qui me

donnait des amandes d'arolle, m'a rapporté à la montagne, j'ai vu dans ses faux yeux bleus un sourire véritable. Je suis persuadé maintenant qu'il a voulu me délivrer. On croit que ces hommes à crinière plus fine et qui portent tous une sorte de peau flottante, sont les femelles. Je le crois aussi, et cela explique pourquoi il y a plus de douceur dans leurs mouvements et leur physiognomie. Mais ils ne sont pas seuls capable de bienveillance. L'homme qui venait soir et matin chercher le lait de ses vaches, avait-il donc la crinière assez rude et les traits assez farouches! J'ai aussi vu briller ses yeux pendant qu'il passait la main sous le cou d'une petite vache brune, qu'il ne manquait jamais de caresser. Il ne me voulait point de mal, non plus. Volontiers il m'aurait donné une part de ses caresses. Je les ai repoussées, à cause de ma prison, et je les repousserais aujourd'hui encore, en liberté. Car enfin, que faut-il penser de cet être qui est capable de bienveillance et qui n'y trouve pas son plaisir? Cela est inouï dans la création. Je comprends le vautour, qui ne sait rien de la miséricorde; je comprends le chien, qui n'est que bassesse et férocité. Mais l'homme! Comment peut-il réduire en esclavage ceux qu'il aime et verser le sang de ceux dont il a pitié? Quel est cet art qui consiste à être miséricordieux aujourd'hui et impitoyable demain? J'en prends le ciel à témoin, il est un animal qui pourrait être bon et qui veut être mauvais. Ce monstre s'appelle l'homme. La fortune le comble de ses faveurs et il marche d'un pas insolent à l'empire du monde.

L'homme est le plus grand mystère de la nature, après la marmotte.

M.02.06.01.07 / M.136

Septième jour. – Cela m'a fait du bien de dire ici tout ce que je pense de nos persécuteurs. Cela m'a tenu lieu de Dent-Noire. Je me sens soulagé.

M.02.06.02.01 / M.137

Premier jour du premier quartier. – Voici le premier anniversaire de la mort du lièvre blanc. Je l'ai pleuré toute une lune, je le pleurerai plusieurs lunes encore.

On enseigne à toutes les marmottes, dans leur âge le plus tendre, qu'il y a une Providence, que les dieux exercent la justice sur la terre et dans le ciel, qu'ils favorisent les desseins des justes et punissent sûrement les coupables. Je me demande si cette religion ne date pas du temps où la race des marmottes était la plus florissante de toutes celles qui habitent la montagne. C'est une religion de gens heureux. Les hommes doivent en avoir une toute semblable aujourd'hui. Nous en croyons ce que nous pouvons, pauvres marmottes! Je suis sûr que les hommes en sont très convaincus.

M.02.06.02.02 / M.138

Deuxième jour. – Le moment est venu de prendre courage. La saison s'avance. Il faut ou renoncer à la philosophie ou se préparer pour la veillée de la longue nuit.

Après avoir signalé les derniers temps de leur séjour par un grand carnage de marmottes, les hommes se sont retirés aujourd'hui aux alpages inférieurs. Les troupeaux allaient devant. Ils ont fait grand bruit de leurs sonneries.

M.02.06.02.03 / M.139

Troisième jour. – Plus j’y réfléchis, plus je me persuade qu’il y a un sens profond et une grande vérité dans les dernières paroles du lièvre blanc. Le sommeil de la longue nuit aurait donc pour cause unique le froid, qui pénètre de l’extérieur à l’intérieur; ce serait un phénomène du même ordre que ceux de la gelée et du dégel. Si la longue nuit était assez longue pour que le refroidissement fût complet, nous mourrions; mais le refroidissement n’est pas complet; il reste au cœur un foyer de chaleur, dont l’action reprend le dessus dès que la température devient plus douce.

Cette théorie a pour elles de grandes vraisemblances.

C’est à peu près ce qui arrive aux plantes, à toutes celles du moins qui ne périssent pas aux approches de la longue nuit. Les hêtres, par exemple, dans le bas de la vallée, ou les mélèzes, sont gelés extérieurement, au moment où nous nous réveillons de notre sommeil. Ils n’ont plus de feuilles, le bois en est froid, et la sève n’y circule pas. Mais il reste au centre un foyer de vie, qui communique sa chaleur de proche en proche, à tout le tronc et à toutes les branches, dès que la saison est plus favorable.

La même théorie expliquerait, en outre, l’instinct qui nous porte à bourrer de foin nos terriers, à en fermer exactement les galeries et à nous serrer le plus possible les uns contre les autres pour dormir ce sommeil-là. On comprendrait aussi, à la rigueur, l’insensibilité dont on nous accuse pendant le temps que nous dormons. La peau, tout entière refroidie, est comme morte. Il faudrait piquer à une certaine profondeur pour rencontrer la sensibilité.

Si d’autres animaux ne sont pas sujets à ce sommeil, il faut qu’ils aient le sang plus chaud ou une meilleure fourrure, peut-être tous les deux.

Plus cette explication me séduit, plus je suis impatient de tenir entre mes bras une marmotte gelée. Quand sera-ce?

M.02.06.02.04 / M.140

Quatrième jour. – Je me sens renaître et ragaillardir. Je suis évidemment sur la bonne piste. Ce point gagné, le reste ira de soi.

M.02.06.02.05 / M.141

Cinquième jour. – J’ai vu aujourd’hui passer un lièvre blanc, à quelque distance de mon terrier. Je sais à peu où est son gîte, et il ne me serait pas difficile, peut-être, de lier amitié avec lui, comme avec l’autre. Mais celui que j’aimais est mort, et je ne lui donnerai pas de successeur, du moins pour le moment.

J’ai remarqué que son poil blanchissait déjà. J’en conclus que la longue nuit commencera de bonne heure cette année.

M.02.06.02.06 / M.142

Sixième jour. – Si ma théorie est juste, il est facile de comprendre ce qui a fait manquer ma précédente expérience. J'ai eu froid. Aussi quelle idée de me creuser un terrier plus haut que toutes les autres marmottes, et sur le versant de la vallée qui ne voit pas le soleil! Je devine maintenant pourquoi je me suis réveillé le dernier. En pays plus froid on dégèle nécessairement plus tard. Si je ne me suis pas endormi plus tôt aussi, ce n'est que par un effort miraculeux de volonté. Ce que j'ai souffert ne m'est plus un mystère.

Cette fois je prendrai de plus justes mesures. Je vais commencer par me faire un terrier bien chaud, sur l'autre versant, dans l'endroit le plus soleillé et aussi bas que possible. J'irai dès demain en reconnaissance, pour trouver le lieu propice. Dussé-je dormir aussi, ce ne sera que plus tard, et j'aurai le temps de faire au moins un voyage pour venir palper chez elles les premières marmottes endormies.

M.02.06.03.04 / M.143

Quatrième jour de la pleine lune. – J'ai passé trois jours en voyage. Je suis descendu très bas, beaucoup plus bas que les alpages où sont actuellement les hommes et leurs troupeaux.

Enfin, j'ai trouvé un lieu à mon gré, de l'autre côté du torrent. C'est une côte ardue, coupée de grandes parois de rochers blancs et couverte de forêts presque impénétrables. Il fait très chaud sous ces rochers, qui ne perdent aucun rayon du soleil, et il n'est pas impossible de s'y creuser un terrier, au milieu des débris qui s'y sont accumulés.

Malgré le voisinage de l'homme, j'espère y être en sûreté. Je n'y ai vu sa trace nulle part. Cette forêt semble avoir été seule respectée par ce grand destructeur de forêts. L'abord en est trop difficile, sans doute. Les arbres y tombent de vétusté, et les débris entassés sur le sol y pourrissent des siècles.

J'attendrai toutefois pour m'y rendre que les hommes soient plus loin.

M.02.06.03.05 / M.144

Cinquième jour. – Il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie succombé. Je me sens déjà froid ici. Et pourtant il n'est pas encore tombé un flocon de neige.

M.02.06.03.06 / M.145

Sixième jour. – Ces hommes ne bougent pas. Je n'y tiens plus.

M.02.06.03.07 / M.146

Septième jour. – Les hommes sont encore là. N'importe. Je pars aujourd'hui. J'en appelle à ces dieux qu'on dit justes. A eux le soin de me garder.

Je ne puis réellement pas attendre plus longtemps. J'ai beaucoup à faire là-bas, pour être prêt.

Mes tablettes sont en ordre, dans leur salle. Je vais murer mon terrier, comme nous avons coutume de faire, afin qu'on le croie occupé. Après quoi, adieu!

M.02.07.01.01 / M.147

[Lune triste], *premier jour de la nouvelle lune*. – Tout s'est bien passé. Aucun accident n'a troublé mon voyage. A peine arrivé, je me suis mis au travail. Il m'a fallu huit jours pour venir à bout de ce terrier. Il n'y en a pas de plus grand, ni de plus confortable, ni de plus profond, ni de plus sûr, dans toute la vallée. L'entrée en est immédiatement sous le rocher, cachée par un buisson d'if. L'eau des pluies ne peut pas l'atteindre, parce que le rocher surplombe. J'en ai profité pour donner aussitôt à la galerie une inclinaison rapide. Elle descend à six marmottes de profondeur. Là elle se faufile entre deux blocs, qui la rétrécissent assez pour en rendre le passage impossible au chien de la plus petite race; puis elle se prolonge encore horizontalement pendant cinq longueurs de marmotte, pour aboutir à une salle très spacieuse, que je n'ai pas eu besoin de creuser; c'est une excavation naturelle. Je me suis borné à y tasser assez de terre pour faire disparaître les aspérités du sol. Une seconde galerie, de sûreté, s'ouvre un chemin au milieu d'un dédale de racines et de blocs; j'ai eu beaucoup de peine à la creuser; à chaque instant c'était un obstacle nouveau. La ligne en est brisée par plusieurs angles aigus. Enfin, elle débouche au pied du rocher, comme la première, mais de l'autre côté d'un gros bloc; on ne peut guère passer d'une ouverture à l'autre que par la voie souterraine. J'ai muré la galerie de sûreté, à cause du courant d'air; mais au moindre danger je puis l'ouvrir en quelques instants.

C'est une forteresse qu'un terrier pareil.

J'ai trouvé quelques ardoises en le creusant.

M.02.07.01.02 / M.148

Deuxième jour. – J'ai commencé aujourd'hui ma récolte de foin. J'ai coupé des herbes et de la mousse, que j'ai étendues au soleil, sous le rocher.

L'eau qui suinte le long de ce rocher, à quelques pas de mon terrier, ne vaut pas celle de la source aux mousses noires. La différence est grande aussi entre les herbes de ce pays et les fleurs du trèfle d'or.

M.02.07.01.03 / M.149

Troisième jour. – La salle que je bourre de foin pourrait contenir dix marmottes. Si je l'avais creusée, l'aurais-je faite plus petite?... Il n'est pas sûr que je passe seul la longue nuit. Si je puis prendre entre mes deux pattes une marmotte gelée, pourquoi pas la transporter jusqu'ici? Pourquoi pas deux?

M.02.07.01.05 / M.150

Cinquième jour. – J’approche de la fin, et c’est heureux, car j’ai le palais en sang. – C’est une désagréable manière de porter que nous nous enseignons entre marmottes, de génération en génération. Se remplir, se bourrer la bouche de foin, pour aller le dégorger dans son terrier!... Passe encore pour le foin de là-haut. Celui-ci est trop grossier.

M.02.07.01.06 / M.151

Sixième jour. – Les hommes sont partis. Je n’entends plus que le bruit du torrent.

J’ai tapissé de foin non-seulement le dortoir, mais les galeries. Je veux avoir chaud, très chaud. J’ai fabriqué des portes d’ardoise. Je crois être prêt.

M.02.07.01.07 / M.152

Septième jour. – Il m’est venu une idée, une idée héroïque et lumineuse. Je sèmerai de feuilles de houx le foin de mon dortoir. Elles piqueront jusqu’à la sensibilité.

M.02.07.02.02 / M.153

Deuxième jour du premier quartier. – Il m’a fallu deux jours de recherches pour trouver une plante de houx. J’en rapporte deux branches, chargées de feuilles.

M.02.07.02.03 / M.154

Troisième jour. – J’ai passé ma journée à disposer mon houx. Je puis me tenir debout dans mon dortoir, sans m’y blesser les pieds; mais je ne puis pas tomber sans que tout le poids de mon corps porte sur des feuilles armées de dents aiguës. Quand je me sentirai menacé du sommeil de l’engourdissement, j’irai l’attendre dans mon dortoir. Une toute petite salle, que je me suis creusée aujourd’hui, un simple renflement de la galerie, me suffira jusque-là.

Cette fois, je suis prêt.

M.02.07.02.04 / M.155

Quatrième jour. – Ce pauvre lièvre ne me sort pas de la mémoire. Et pourtant, il est bon qu’il soit mort. Je n’aurais pas su comment lui refuser de partager son gîte, et il eût fait froid chez lui. Mes mesures actuelles sont bien prises. Tout autre système serait trompeur. N’est-ce rien d’ailleurs que de n’avoir pas à partager la gloire de la découverte et de venir soi-même à bout de son entreprise? Que ne peut-il ressusciter le lendemain de la longue nuit! Quel plaisir j’aurais à lui décrire ce terrier, et mon foin semé de houx, et le voyage que je vais entreprendre et ce que j’aurai trouvé là-haut, dans le pays où l’on dort! Quel plaisir j’aurais à lui parler à mon tour de l’hiver, en philosophe qui n’a pas dormi!

M.02.07.02.05 / M.156

Cinquième jour. – L'année dernière, à pareille saison, je ne voyais plus le soleil. D'ici, je le vois encore plusieurs heures par jour.

M.02.07.02.06 / M.157

Sixième jour. – Le temps est beau, la longue nuit se fait attendre.

Il y a eu du bruit dans le haut de la vallée. Les chiens ont donné de la voix et le tonnerre des chasseurs a grondé.

Malheureux, ce n'est pas le moment de dépeupler la montagne!

M.02.07.02.07 / M.158

Septième jour. – La température a subitement baissé. J'ai fait une reconnaissance pour savoir ce qui se passait. Les marmottes se cachent. Je suppose que plusieurs ont muré leurs terriers aujourd'hui même.

M.02.07.03.01 / M.159

Premier jour de la pleine lune. – Changement à vue. Neige abondante. Hier soir, les cimes étaient sans neige. Ce matin, il y en a deux fois ma hauteur à quelques pas de mon terrier. Je n'ai pas sommeil cependant. Il continue à neiger.

M.02.07.03.02 / M.160

Deuxième jour. – Il neige toujours plus.

M.02.07.03.03 / M.161

Troisième jour. – Encore la neige! L'impatience commence à me gagner. Je n'ai pas sommeil heureusement.

M.02.07.03.04a / M.162

Quatrième jour. – J'ai été retenu prisonnier pendant trois jours et trois nuits par la neige et par le vent qui la chassait en tourbillons capables d'ensevelir des légions de marmottes. Aujourd'hui, le ciel se montre par grandes taches bleues entre les nuages gris, restes de la tourmente d'hier. A moins que la mauvaise chance ne me poursuive, tout ce décidera cette nuit. Ces nuages se dissiperont au soleil couchant. La surface de la neige se durcira, et je commencerai mon voyage aussitôt la lune levée.

Il est évident que tout dort à la montagne; moi, je ne dors pas. J'ai bien eu quelques bourdonnements dans les oreilles et quelques frissons le long de l'échine. Le train d'arrière commence aussi à se faire pesant; mais je n'ai pas à lutter contre le sommeil; tout est lucide dans mon esprit, et je griffonne gaillardement de la patte droite.

J'avais compté sans cette neige. N'importe. Il y a deux terriers au moins dont je connais assez exactement la position pour les trouver sans tâtonner. Le premier est sous une certaine pyramide de granit que jamais neige n'a enseveli. J'y suis en une heure, si la neige porte. Une fois sur les lieux, on en est quitte pour creuser une galerie.

Rien ne sera plus gai, au retour, que de faire glisser sur la pente une marmotte gelée. Elle descendra d'elle-même; je n'aurai qu'à l'empêcher de descendre trop vite. Qui sait? La neige aidant, je puis enlever toute une famille. Je les vois dégringolant.

M.02.07.03.04b / M.163

Même jour. – Aujourd'hui, quatrième jour de la pleine lune, je pars pour aller faire visite aux marmottes gelées, ensevelies sous les neiges de la haute montagne.

Je n'attends pour me mettre en route que le premier rayon de la lune. Elle ne tardera pas, car elle éclaire depuis longtemps les sommets.

Le ciel est magnifique, absolument sans nuages; l'air est calme, la neige porte; mais il ne fait pas très froid. Je me sens bien disposé, plein d'ardeur et d'espoir. J'ai peine à comprendre comment on peut dormir par une nuit semblable.

L'heure est solennelle. Les dieux me soient en aide!

E. Rambert: La marmotte au collier (1889)

**The Marmot with the Collar
A Trilingual Edition**

Part 02 (Français)

**Richard L. Hewitt
Kamuzu Academy, Malawi**

2020 – 2022

**<http://eugene-rambert.snakeshead.org>
<http://philosophical-marmot.snakeshead.org>**
